

ANNE MARO

SOLUTION TERMINALE

ROMAN

AUX ÉDITIONS CHAMP VALLON



Extrait de la publication

SOLUTION TERMINALE

ANNE MARO

Solution terminale

ROMAN

CHAMP VALLON

« Collection Détours »

© 2011, Champ Vallon, 01420 Seyssel.
ISBN 978-2-87673-551-4
www.champ-vallon.com

Extrait de la publication

À Manuel-Michel, Amélie (et Fiona)

Tunc acceptabis sacrificium iusticiae,
oblaciones et holocausta :
tunc imponent super altare tuum vitulos.

*Alors, Tu agréeras de justes sacrifices,
oblations et holocaustes ;
alors, on offrira des taureaux sur Ton autel.*

Gregorio Allegri, *Miserere*.

CHAPITRE 1

NOUS N'IRONN PLUS AU BOIS, LES LAURIERS SONT COUPÉS...

À l'horloge du beffroi, l'heure. Implacable et redoutable. Condamnatrice. Mortelle parfois.

Et lui qui court.

Le garçon court dans la rue ; il est en retard.

« Je suis en retard, je suis en retard, je suis en retard » se répète-t-il avec une régularité de métronome, en courant le plus vite possible, en évitant soigneusement les passants d'un certain âge.

« Il ne manquerait plus que ça ! Que j'en fasse tomber un, en plus ! »

Ses jambes obéissent à une nécessité qui lui est étrangère. Il n'est que mouvement. Il enregistre vaguement que ses bottines réglementaires sont lacées trop serré, et ne facilitent pas sa course. Il sent sa natte qui frappe ses épaules, ballottant régulièrement comme une aiguille molle.

Il a peur. Il transpire.

Plus que la ruelle et il pourra enfin s'engouffrer dans le porche de l'immeuble cossu de son maître ; monter les quatre étages en grim pant les marches en marbre

deux par deux. Il sait que les premières sont les plus pénibles car elles sont assez hautes. Jusqu'au premier étage, l'escalier a conservé une belle prestance, du standing, comme on dit, il y a même un tapis rouge qui amortit le bruit des pas ; puis, soudain, le tapis disparaît, la rambarde est moins ouvragée, les boiseries plus discrètes. À partir du troisième, l'escalier devient légèrement plus étroit, les contremarches plus tassées ; certains jours, pourtant, il le trouve encore plus fatigant... Aujourd'hui, avec le retard probable (inévitabile ?), les étages lui sembleront doubles.

Pendant que le grand portail claque, il s'entend dire cette phrase étrange, pour la première fois de sa vie : « Je crois que je le hais ».

« Je le hais, je le hais, je le hais... » remplace peu à peu son lancinant « Je suis en retard ». Il n'a pas le temps de s'en étonner. Son esprit n'existe pas. À ce moment même, il n'est qu'un être fonctionnel au service d'un maître qui n'accepte aucun retard.

Devant l'ascenseur, il glisse sur le sol fraîchement lavé, se rétablit et lit pour la millième fois, machinalement, l'écriteau : « Interdit aux moins de 70 ans ». Il est éclairé de l'intérieur, en vert, comme les panneaux qui indiquent la sortie. Les jours de grand soleil, en pénétrant dans l'obscurité du hall, il se sent observé par cet œil de cyclope. Ce regard lui pèse. Il l'évite.

Le piétinement de ses pas est assourdi par le tapis. En passant devant la porte majestueuse de l'appartement du premier, il se dit comme tous les jours qu'il ne comprend pas pourquoi son maître le garde vide et a choisi d'aller finir sa vie dans l'appartement de ses parents au quatrième, nettement moins luxueux, quoique plus facile à entretenir. Il martèle à présent les marches

entre le deuxième et le troisième étage. Il croise une femme pâle, aux traits tirés, habillée d'une robe grise qui ressemble à un sac. Il a horreur de sa tenue à lui mais au moins il ne fait pas aussi pouilleux que les Recyclés. Les Utilitaires comme lui sont malmenés, mais ils ont un statut. Fragile, certes, mais un statut. Ils savent qu'ils mangeront tous les jours ; qu'ils travailleront tous les jours et ne seront pas obligés de courir, comme cette femme, ancien professeur, d'un coin à l'autre de la ville, en occupant des emplois plus que précaires. Dans cet immeuble luxueux, la femme Recyclée vient faire la lecture à une vieille dame exigeante qui rabroue la Service de porte de sa voix de crécelle. Quand elle rentre de sa promenade, pesant aussi lourdement qu'inutilement sur le bras de son accompagnatrice, pour bien lui faire sentir qu'elle est justement là pour lui être utile, elle fait des commentaires sur l'état du sol où se devinent, à peine, quelques traces des roues du fauteuil du vieil Élu du deuxième étage, qui manœuvre toujours un peu pour prendre l'ascenseur. Elle répète inlassablement à la concierge qu'elle lave le sol avec beaucoup trop d'eau ; qu'il faut essorer la serpillière à fond. Son « C'est quand même pas bien difficile à comprendre ! » cingle la pauvre femme harassée par tant de montées et de descentes dans la journée, par tant de passages. Le seau d'eau savonneuse est là, toujours à portée de main, pour lui rappeler qu'il faut surveiller et essuyer les traces. Elle n'a pas le droit d'utiliser un aspirateur, qui ferait trop de bruit, et brosse le tapis de l'escalier comme le faisaient les bonnes, il y a des siècles. À quatre pattes et en avalant la poussière.

Il sait qu'il est en retard, car il ne croise presque jamais la lectrice entre le deuxième et le troisième étage ;

à l'extrême rigueur, en arrivant au quatrième étage. Très souvent, elle sort quand il s'apprête à entrer. Il n'a pas à craindre de se retarder en bavardant, ils n'en auront jamais le loisir ; même quand il a davantage de temps, ils n'échangent que quelques mots sans s'arrêter... sans vraiment se regarder. Avec une amabilité un peu lasse.

– Bonjour, ça n'a pas été trop pénible ? (Et cette phrase est un murmure.)

– Bof, elle n'a rien écouté, dit-elle, sur le même ton.

(Elle ajoutera, comme elle le fait parfois : « C'est à se demander si la lecture ne leur sert pas à mieux s'endormir ».)

– Qu'a-t-elle voulu aujourd'hui ?

– Pff, les Mémoires de F***.

– Quel F*** ? Celui de Polymédia ?

– Oui, c'est ça, je vois que vous le connaissez. Vous vous rendez compte ? Les mémoires de F***... Comme si sa vie avait de l'intérêt ! C'est affligeant ! C'est affligeant ! Et elle n'écoute rien ! Elle n'est pas attentive... Elle sommeille, enfin, elle semble, je ne sais jamais. Je ne peux jamais m'arrêter, ça la réveille... Elle n'est vraiment pas attentive...

Ces dernières phrases se perdent dans la cage d'escalier. Le jeune homme repense à une « vieille » institutrice (vraiment très vieille, presque septuagénaire) ; elle avait le même ton mi-agacé, mi-résigné.

Le voici enfin sur le palier de l'appartement de son maître. Il ouvre la lourde porte blindée avec fébrilité ; regarde la pendule au-dessus du porte-manteau qui marque presque cinq heures, entend un léger frottement, mais c'est le chat ; passe à pas de loup devant la chambre. Dans la pénombre, il voit son maître immo-

bile ; un instant, il craint qu'il ne fasse semblant de dormir pour mieux lui reprocher le retard de son goûter. Tous les jours, à 17 heures précises égrenées au carillon du grand salon, entrer dans la chambre avec sur un plateau une théière remplie à ras bord de thé déthéiné Rooibos, un thé d'Afrique du Sud, pas un autre, avec un pot de lait écrémé, la boîte des sucrettes organiques, les deux comprimés de l'après-midi et surtout, dans une petite assiette : un florentin. « Un florentin du jour, que vous irez chercher à 16 heures 30, vous avez assez de temps et je ne veux pas que vous traîniez. Vérifiez bien qu'il s'agit d'un florentin fait le jour même et pas de la veille. Il serait trop dur. Tenez-vous près du chambranle de la porte avec le plateau ; je me réveille ponctuellement, à cinq heures précises depuis treize ans, je vous ferai signe ; tant que je ne l'ai pas fait, vous ne bougez pas. Vous attendez. »

Ce même florentin qu'il est allé chercher (qu'il va chercher tous les jours) dans une pâtisserie luxueuse sur le Grand Boulevard Lex A. À quelques minutes près, il y aura du monde, d'autres Utilitaires en train d'accomplir la même tâche que lui, et qui le mettront en retard, des Utilitaires qu'il faut prendre de vitesse, sans se laisser surprendre par quelque distraction que ce soit, comme tout à l'heure, quand il a eu envie (et il se le reproche) de laisser flâner son regard pendant qu'il se hâtait. Il ne s'habitue pas à ne pas regarder, comme il le souhaiterait, la pluie des prunus de l'avenue, à ne pas profiter pleinement de ce moment délicieux où une petite brise va détacher les fleurs roses et les éparpiller en confettis. Comment résister à l'envie de se mettre sous l'arbre et d'attendre, le visage levé vers les branches pour sentir les pétales qui effleurent

ses paupières ? Chaque printemps, il commet la même erreur ; ça lui a valu déjà pas mal de réprimandes et une menace de signalement au Syndicat, ce qui serait vraiment ennuyeux pour lui. Tous les subalternes de la Pyramide craignent d'être dénoncés, signalés, bannis.

Il profite de ce sommeil providentiel pour réchauffer l'eau à peine refroidie, la théière était déjà prête, comme tout le reste d'ailleurs, au cas où.

Faire glisser le florentin sur la petite assiette en porcelaine anglaise, sans le briser et sans qu'un bout d'amande, de noisette ou un raisin sec se détache. L'œil de lynx du vieux le remarque impitoyablement.

Le maître ne bouge toujours pas.

Il ne l'entend pas respirer.

Le plateau commence à devenir chaud au contact de la théière. Il s'avance jusqu'à son maître. Il ne comprendra jamais pourquoi il se met en pyjama pour faire la sieste ; c'est à se demander s'il ne le fait pas exprès, pour lui donner des petites tapes sur la tête sous prétexte qu'il tarde trop, quand, accroupi, il l'aide à enfiler ses chaussures. Il se penche un peu pour mieux le voir, en faisant attention à l'équilibre du plateau. Sa bouche aux commissures un peu baveuses, sa calvitie qui sent le rance et ce visage strié par les rides le dégoûtent, certains jours, jusqu'à vomir. La chambre sent la chaussette et le chien mouillé ; cette odeur indéfinissable et pourtant si caractéristique de « vieux ».

Tout à coup, il ouvre les yeux. U71181MML a préparé sa défense ; il pense lui dire qu'il s'inquiétait pour lui et venait s'assurer que tout allait bien ; il le lui a déjà dit une fois et l'autre avait craché un sarcasme : « Vous croyiez que j'étais mort ? » Il avait détesté s'en-

tendre bredouiller de vagues « no-non » qui sonnaient faux et qui étaient pourtant sincères ; il avait détesté sentir ses mains subitement moites et voir l'ironie mauvaise du maître, qui ajoutait : « C'est ça, c'est ça, posez le plateau à sa place et décampez ! »

En revenant vers la cuisine, ce jour-là, il avait eu les larmes aux yeux ; le tremblement de ses doigts dénotait une colère qu'il étouffait jour après jour et qui commençait à l'étouffer. Elle allait déborder.

Mais, cet après-midi, la crainte de s'attirer les foudres laisse la place à une nouvelle sensation, inconnue ; quelque chose se passe mais il ne sait quoi. Il le sent par tous ses pores, tout en lui est électrisé ; quelque chose de nouveau est en train de se produire... Le regard du vieux n'est pas le même non plus, quand ses yeux s'ouvrent enfin et croisent son regard.

Il y voit de la peur. Une peur venue certainement du fond des temps, à coup sûr de la surprise de le voir si près de lui, alors qu'il n'en a pas l'habitude ; une peur qui lui a fait ouvrir la bouche et lâcher un petit cri étouffé, une peur vite contrôlée.

– Posez-moi ça ! lui dit son maître en forçant le ton, en y mettant de la sévérité.

Il a l'habitude d'entendre des mots cassants, prononcés d'un air revêché... « Allez me chercher un mouchoir », ajoute-t-il d'une voix qui se veut assurée, plus posée, plus en conformité avec celle dont il use pour lui parler ; une voix qui n'est pas naturelle, une voix de caserne pour trouffions. Le ton que l'on prend pour éloigner un chien.

En repartant vers sa cuisine, troublé par le trouble de son maître, il se dit et il s'en étonna lui-même : « Il

était là, endormi, à ma merci, j'aurais pu l'étouffer avec un coussin ; ça aurait été si facile. Si facile... »

Il venait de comprendre soudain pourquoi le vieil homme avait eu ce regard apeuré, à son réveil.